Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 29

Artikel: La vie chère
Autor: R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217357

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES CHAPEAUX DE CES DAMES

(Deuxième lettre ouverte à ma cousine.)

Ma chère Odette,

Votre carte postale tombe à l'instant sur ma table. J'avais l'intention d'aller au cinéma, je ne m'y rendrai pas, c'est impossible. Je veux vous répondre immédiatement, car je crains, car j'ai peur, car je tremble qu'il ne soit déjà trop tard pour vous supplier de réfléchir avant d'acheter votre nouveau couvre-chef.

Songez : vous accomplirez là un des actes les plus solennels de votre vie, n'agissez donc pas à la légère, implorez une semaine de congé, enfermez-vous dans votre chambre et méditez.

Vous atteignez 1 mètre 80 de hauteur, ne choisissez pas un tout petit chapeau, ce serait ridicule, cependant ne le prenez pas non plus avec des bords trop larges, ils maintiendraient votre fiancé à distance, cela vous contrarierait. (Entre parenthèses, apprenez que je mesure la sagesse d'une demoiselle à la largeur des bords de son chapeau; moins l'envergure en est puissante, moins la demoiselle me paraît sérieuse, et je considère la toque comme un signe de déchéance morale. Dieu me préserve d'aimer une toquée !)

Vous, dont le teint est plutôt pâle, ne vous affublez pas d'un chapeau blanc ; un rose, un bleu, un jaune ou un vert vous siéra davantage. Et puis, ne le chargez pas, n'écrasez pas votre tête mignonne sous un amas de choses, posez-y quelques marguerites, une grappe de raisins, un rien, et l'on vous croquera. N'imitez pas ces femmes fourrant sur leur chignon un véritable jardin, pourquoi n'y ajoutent-elles pas un arrosoir, une bêche ou un rateau ? C'est laid.

Suivez votre caprice avant celui de la mode, celui de la mode nous prouvant souvent sa stupidité : il vous contraindra, par exemple, à garnir maintenant les chapeaux de fruits et de fleurs, et la saison prochaine il vous obligera à les orner de légumes : laitues, salades, haricots... etc. C'est idiot.

Surtout je vous conjure de dédaigner les voilettes, grâce à elles, les femmes ressemblent à des lapins, et même en certains cas à des poules, derrière un treillis. C'est détestable.

Buffon a écrit dans son « Discours sur le style » : « le style est l'homme même ». Moi je dis : le chapeau c'est la femme. Je vais encore plus loin et m'écrie : le chapeau d'une femme est plus féminin que la femme elle-même. En effet, il existe des femmes dont les traits sont à tel point grossiers et la barbe à tel point fournie, qu'on se demande à quel sexe ces créatures appartiennent. Or, ceci n'arrive jamais pour un chapeau, l'on sait toujours distinguer celui d'un homme de celui d'une femme ; avouez-le cousine.

Un chapeau dénote le goût et le caractère de celle qui le porte. Pour moi cette pensée me semble tellement vraie, qu'au moment où je sentirai approcher ma dernière heure, j'insérerai dans le journal un article ainsi conçu :

Mariage.

« Monsieur sérieux quand ses dents le chicanent, rêve de connaître une jeune fille (pas d'un certain âge) affectueuse l'hiver, où l'on éprouve le besoin de se réchauffer, et indifférente l'été, où l'on désire se refroidir. Toute lettre signée sera prise en considération, pas nécessaire d'y joindre photographie, mais, par contre, chapeau, qui sera retourné... de fond en comble.

» Ecrire sous « Cruelle détermination », poste restante, St-François. »

J'attendrai ensuite les paquets.

Si l'on m'envoie un bon gros chapeau en grosse paille plantée de grosses pivoines, je penserai : j'ai affaire à une brave fille, bien rouge et bien rustique, aux mains larges, à l'esprit épais, avec, dans la figure, un ou deux yeux ronds, pleins de vide... je n'en ferai pas mon héritière.

Si, au contraire, on m'expédie un chapeau en fine paille ou en étoffes soyeuses, aux couleurs douces, aux garnitures simples ; s'il respire... (Oh ! excusez ce style, j'ai parcouru un livre d'André Theuriet) s'il respire un air coquet, gracieux, gentil, je le contemplerai longtemps en disant : il est, sans doute, la propriété d'une demoiselle délicate, intelligente, sensible... tâchons d'en devenir amoureux, possesseur, mari. Et je fonderai un foyer, comme disent les gens de l'autre génération.

Ma cousine, je babille au lieu de me hâter. Pardonnez-moi, j'ai tant de bonheur de m'entretenir avec vous par écrit. De cette façon, vous ne me coupez point la parole et j'en profite.

Nous partons quinze jours à la montagne, je voulais vous inviter à nous y accompagner, mais naturellement cela ne se peut plus puisque vous entrez en retraite dans le but de vous préparer au choix d'un nouveau chapeau.

Votre cousin de l'ordre des diptères.

André Marcel.

Lâchez-moi ! — Un mendiant poursuit un monsieur de ses demandes :

— Donnez à un malheureux père de famille sans ouvrage, etc., etc.

— Impossible, répond le monsieur, continuant son chemin ; je suis étranger.

Notre « horn ». — A table, lors d'une Ecole centrale, des officiers devisaient du charme de la montagne.

— Nous, dit un colonel ayant un fort accent d'outre-Sarine, nous afons le Wildhorn, le Schreckhorn, Matterhorn, le Rothhorn et engore peaugoup d'autres horn.

— Pour nous, réplique un colonel romand, nous n'avons pas tant de ces « horn », mais nous avons l'Yv-horn. Ça nous suffit. A votre santé, messieurs !

R. R.

La vie chère. — Un fermier reprochait à son domestique sa toilette par trop négligée.

— Dites-moi, Jean, vous pourriez pourtant bien vous habiller un peu mieux. Vous n'avez pas du tout bonne façon. Ça ne peut plus aller.

— Mais, monsieur, comment voulez-vous qu'on se paie des habits neufs, au prix où est la vie. R.

2 **LE PONT DU TORRENT**

(Suite.)

III

Tout le village prit une vive part au malheur d'une honnête famille, heureuse encore la veille.

Dans la matinée, une étrangère et une jeune fille de quinze à seize ans, portant un panier, entrèrent dans la maisonnette. Madame d'Andilly, d'origine allemande, habitait Gryon depuis quelques jours. Son mari, un Français, peintre amateur, avait réalisé sa fortune et quitté Paris au commencement de la révolution. Les beautés des Alpes, presque ignorées jusqu'à cette époque, l'avaient attiré.

Il comptait passer l'été à Gryon, d'où il ferait des excursions pour enrichir son album. Mme d'Adilly, un cœur d'or, s'était empressée d'accourir sous le toit des Desmages, et le panier de sa fille Marie contenait une foule de choses utiles à un malade.

Paul, garçon fort intelligent, dut faire à ces dames le récit de l'accident. Sa parole animée, les expressions simples et touchantes qu'il trouvait naturellement, excitèrent la sympathie des étrangères. Ce langage pittoresque, parsemé de mots inconnus, intéressa vivement Marie, la jeune fille. Elle causait, pour la première fois, avec un « enfant de la nature », dont les traits charmants, déjà énergiques, n'avaient rien de cette rudesse qui caractérise souvent les vigoureux et libres enfants de nos Alpes.

La maladie du chasseur empirait et les étrangères ne l'oubliaient pas... Une nuit, se sentant plus mal, sa famille se réunit autour du mourant :

— Ma fin approche, fit-il ; Dieu m'appelle !... Mes chers enfants ! vous êtes assez forts pour travailler notre petit domaine... Soulagez votre bonne mère et consolez-la ! Voici ma dernière recommandation : N'allez pas à la chasse du chamois; cette passion a causé ma perte !

Et toi ? chère Jeanne ! Toi que j'aimais tant. Il m'en coûte de te quitter ! Que la volonté du ciel soit faite ! Si j'avais suivi tes conseils...

Pardonne-moi !... Adieu, enfants... Embrassez votre père... Adieu, ma Jeanne !... Peu d'instants après, un honnête homme n'était plus... et la maisonnette, si calme jadis, offrait un tableau déchirant.

IV

Un jour, Marie d'Andilly dit à son père :

— Tu désires trouver un jeune homme intelligent pour t'accompagner dans tes courses... Paul, le fils de la pauvre Jeanne, te conviendrait certainement. Il doit connaître ces montagnes.

— Tu me préviens ! ajouta Madame; c'est une manière délicate d'aider à d'honnêtes gens ! Qu'en penses-tu, d'Andilly ?

— J'accepte.

Quelle joie pour Paul en apprenant cette nouvelle !... et, le lendemain, un grand portefeuille et le sac aux provisions sur le dos, il conduisit le peintre à Solalex, en traversant de riches pâturages... Les bords pittoresques de l'Avençon, ombragés par les grands massifs des Diablerets et de l'Argentine, excitèrent l'admiration de l'artiste.

Désirant parcourir le haut de la vallée, M. d'Andilly se dirigea, par un beau matin, sur l'Anzeindaz, pâturage superbe, le plus élevé des Alpes vaudoises.

Rien de plus charmant que ce plateau accidenté, dépourvu d'arbres, il est vrai, mais tapissé d'une herbe fine, parsemée de milliers de fleurettes. Sur le seuil d'un chalet, un pâtre, en calotte de cuir et en gilet à manches courtes, un « seillon » de lait fumant à la main, la chaise de vacher, à un pied, retenue par une courroie à la place destinée à ce meuble... fait un accueil amical aux deux voyageurs.

— Vous désirez coucher ici, mais ça ne va pas pour un monsieur ! Un peu de vieux foin et une mauvaise couverture ! Si le froid vous saisit, Desmages fera du feu; ce garçon connaît la montagne.

Le peintre fatigué ne tarda pas à s'endormir... Mais, quel réveil ! Un roulement effroyable de tonnerre, suivi d'une ondée mêlée de grêle, fit craquer le vieux chalet. Et sur les « ancelles » ? Quel tintamarre ! Quelle sérénade de grêlons ! Ce singulier et original concert plut à l'artiste... Mais comment refermer l'œil ? Une foule de petits hôtes des vieux tas de foin assaillirent le peintre... et il dut leur céder le terrain... Forcé d'attendre le jour auprès d'un assez bon feu, le peintre, aux derniers échos de l'orage, se tournait et se retournait, gelé d'un côté et rôti de l'autre, pendant que Paul, la tête sur une pierre, dormait comme un bloc !...

M. d'Andilly devait faire des comparaisons entre la vie du pâtre et du riche citadin... Mais ces réflexions philosophiques ne sortirent pas du chalet du père Moreillon, de Gryon !...

Quelques rayons du jour pénétrèrent dans le chalet... Le cri d'un « boûbe » Liauba ! Liauba ! réveilla Paul, et l'artiste, brisé, moulu, « jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Le vacher s'empressa de ranimer le feu... et quelques tasses de lait, du pain bis et du beurre ramenèrent quelque gaîté sur les traits fatigués du Parisien...

— Vous allez voir l'éboulement des Diablerets, monsieur, fit le pâtre.

— C'est effroyable et beau ! ajouta Paul.

Peu d'instants après, nos deux pèlerins foulaient la pelouse splendide qui s'étend, à plus de trois quarts de lieue, jusqu'au col de Cheville... Des milliers de cascatelles sautillaient de roc en roc, le soleil dorait les cimes et de tous côtés les troupeaux se dirigeaient vers les chalets, pour livrer leurs mamelles pesantes aux doigts habiles des pâtres... Comme ce tintement des clochettes plaisait au peintre ! Quel spectacle nouveau et intéressant ! Il souriait à la grande nature dont les beautés ne restent cachées qu'aux indifférents et aux paresseux !

(A suivre.) *F. Oyex-Delafontaine.*